

LA GLOIRE OU LE CANIVEAU

Un dimanche matin de janvier 2014, lors d'une de ses visites éclair à sa mère, nous nous baladons au parc de Maurepas à Rennes, comme nous en avons pris l'habitude. Etienne se débrouille toujours pour me consacrer une heure ou deux de son temps précieux avant de sauter dans le train, afin de discuter de choses et d'autres, de nos vies en somme. Et tandis que je me lamente un peu sur ma situation, bien triste à cette époque, lui vient l'idée de me proposer de l'accompagner en tant que témoin privilégié de ses concerts prévus au début de l'été suivant dans le cadre du Festival Days Off à Paris. Je suis déjà revigoré, ravi de pouvoir être encore une fois à ses côtés, comme à bien des moments clés de sa carrière.

Le premier juillet à Paris, je prends ainsi possession de la chambre d'hôtel qu'Etienne m'a réservée Butte Montmartre, près de chez lui, une invitation dont cet hôte délicat a seul le secret. Il fait beau et chaud, et je me réjouis de commencer à vivre au rythme de cette « carte blanche » qui lui est donnée par la Cité de la Musique et la Salle Pleyel. Le programme est dense puisqu'Etienne se produit le soir même pour interpréter l'album *Pop Satori*, avant d'enchaîner avec *Pop Hits* le 5 juillet. Il doit terminer trois jours plus tard avec *Tombés pour la France*, une soirée à laquelle il a invité de nombreux artistes qui lui sont proches. Une des autres bonnes idées de cette « carte blanche », c'est qu'il a également été sollicité pour programmer quelques films au MK2, quai de Seine sur le thème « Etienne Daho fait son cinéma ».

Je dois maintenant faire une parenthèse et revenir sur ce qui nous lie, Etienne et moi. Ce n'est en rien une tentative d'explication de notre relation, la bio de Christophe Comte *Une histoire d'Etienne Daho*, s'en charge parfaitement.

Avec Etienne, nous avons déjà tout partagé, vécu les années d'apprentissage de notre jeunesse, ensemble, à Rennes. L'enfance, l'adolescence et puis l'âge adulte... Une histoire commune en forme de roman initiatique, façon *Narcisse et Goldmund* d'Hermann Hesse, clin d'oeil à mon père, Guy, qu'Etienne adore. Je ne peux vraiment pas m'empêcher de penser à cette excursion à Paris, qui fut pour moi la première. C'était pour mes 13 ans, Etienne en avait 16, nous sommes partis en stop. Le peu d'argent, que nous avions économisé pour ce voyage fut dépensé avant notre arrivée. La personne qui nous conduisait, voulant absolument s'arrêter au restaurant, nous lui avons emboîté le pas au péril de nos économies. Le but ultime de ce périple pour Etienne était de m'emmener écouter la chanteuse du Velvet Underground Nico, dont il était un inconditionnel. Elle se produisait au Palace bien avant que ce lieu ne devienne la boîte de nuit mythique. Le concert de cette magnifique icône, seule sur scène derrière une espèce d'harmonium, fut malheureusement désastreux, Nico s'arrêtant régulièrement au premier morceau pour lancer en français, à l'ingénieur du son : "Je vais vous casser la gueule". Nous partîmes très vite du concert, mais n'avions pas de point de chute pour la nuit. Nous trouvâmes refuge dans les bureaux d'une auberge de jeunesse, où nous passâmes la nuit, « comme des chiens » à même le sol, au milieu des chaises et des tables, le ventre vide. Inutile de préciser que le sommeil fut difficile à trouver. Le lendemain, le retour en stop s'avéra pire que l'aller. Une attente longue de 6 heures au Mans, avant qu'enfin une voiture daignât s'arrêter pour nous permettre de rejoindre Rennes...

Depuis, une foule de souvenirs nous lient, au nombre desquels ses premières Transmusicales, où, je le confirme, il fut littéralement poussé sur la scène, avec un hoquet dû davantage au nombre de bières englouties qu'au trac, ou encore, son premier passage à l'Olympia... Muni d'une caméra Betacam empruntée à Antenne 2, qui était mon employeur de l'époque, j'avais en effet filmé de nombreuses séquences, qu'Etienne a d'ailleurs voulu réutiliser par la suite - je me demande même s'il n'essaie pas encore de la faire-. Une gageure, tellement j'avais été submergé par les problèmes techniques.

Pour Etienne comme pour moi, cette époque fut d'une insouciance absolue, et caractérisée, en l'absence encore du Sida, par une activité sociale ou sexuelle fort désordonnée. Tout nous semblait possible, les désirs les plus fous nous paraissaient réalisables, l'essentiel était d'en avoir.

Bien plus tard, en 92 à la fin de la tournée de Paris ailleurs, Etienne me proposa de l'accompagner à Miami. Il voulait me faire définitivement admettre, alors que j'étais en pleine détresse amoureuse, une vérité absolue à ses yeux : "Cette fille, c'est fini. Maintenant, Totos, tu revis, tu résurrectes." J'ai toujours pu compter sur lui, jamais il n'a marqué d'agacement, devant mes plaintes toujours renouvelées à cette époque.

J'arrive tôt à la Cité de la Musique ce mardi 1er juillet, pour prendre mon accréditation. J'ai ainsi le loisir de voir le public arriver peu à peu et c'est un premier moment d'émotion quand je reconnais de nombreuses personnes fréquentées dans les années 80, lors de nos soirées et pérégrinations communes. Je croise aussi des ex et des gens dont j'avais oublié jusqu'à l'existence. Tous me disent venir pour Etienne et tous me racontent leur fidélité à ses concerts. Je suis frappé par une chose, le public est trans-générationnel. Cela donne vraiment un sens et une réalité à ce qu'Etienne a toujours revendiqué, être un personnage populaire, ou, plus exactement attentionné, proche de son public.

Le concert est intense, c'est l'occasion pour Etienne d'inviter Arnold Turboust, comme pour retrouver les sonorités ou l'atmosphère musicale propre à *Pop Satori*. En même temps, on sent les morceaux retravaillés, revisités et restitués avec une perfection sonore qu'il était techniquement impossible d'atteindre en 1986. Etienne a toujours eu un rapport particulier à son art, sans doute cela vient-il du fait qu'il n'est pas venu à la musique en pratiquant un instrument, mais en étant DJ dans des boîtes ou bars, lors de ses

jeunes années rennaises.

Alors que nombre d'artistes se targuent souvent de leur spécificité ou ramènent leur carrière musicale à leurs propres compositions, lui ne parle que de ce qu'il écoute, de ce qui l'a nourri, de ce qui l'a construit. Qui en France à l'époque de notre jeunesse, pouvait connaître un type comme Syd Barret -ex leader des Pink Floyd-, savoir tout de sa vie et nourrir pour lui une sorte de fascination presque mystique, si ce n'est Etienne du haut de ses 15 ans ? Peut-être un intello parisien branché, et encore !!! Etienne est, de loin, la personne la plus cultivée en matière musicale pour tout ce qui touche aux musiques actuelles, que je connaisse, avec des artistes fétiches à l'image de Nico et son album *Chelsea Girl*. Comment ne pas parler non plus de Françoise Hardy ? Il nous scotchait toujours, lorsqu'il nous montrait un de ses albums version ou édition japonaise hyper rare, qu'il nous ramenait de je ne sais où. Dans sa chambre microscopique, il vivait de manière spartiate dans un monde clos, en communion avec ses idoles. Rétrospectivement, je me dis que la vie et l'art de ses artistes lui importait par-dessus tout. Cela ne pouvait vraiment s'achever que par la rencontre effective de ses interprètes préférés.

« Etienne, mytho ??? Pas tant que ça !!! »

Ses influences multiples et universelles, son humilité lui ont toujours permis de maintenir intact sa tendance à l'émerveillement, sa capacité à l'enthousiasme. Et c'est bien là que réside son génie musical, dans son amour profond pour la musique, pour les artistes avec peut-être une préférence pour les chanteuses : Elli Medeiros des Stinky Toys (il aimait tellement le groupe, qu'il se promenait avec leur premier album sous le bras de peur d'être en manque et saoulait tout le monde avec leur disque), Nico, Marianne Faithfull Françoise Hardy, Debbie Harry de Blondie... Côté masculin, il citait comme références Ricky Nelson dont les pochettes l'ont même inspiré pour la conception de celles de *Mythomane* ou de *la Notte la Notte* réalisée cette fois par Pierre et Gilles, et, de ce fait, avec un résultat tout à fait différent au final, Syd Barrett, Lou Reed, John Cale, Léonard Cohen, Brian Eno, David Bowie, Iggy Pop, David Byrne, mais aussi en France, Serge Gainsbourg.

Ce jeudi 3 juillet, Etienne me propose de venir voir le film *Des jeunes gens modernes*. On ne s'était pas vu la veille, mais il m'avait inondé d'appels, dès que l'occasion s'en présentait pour lui. Il voulait simplement savoir comment j'allais ou me raconter ce qu'il faisait. Le temps est magnifique par cette soirée d'été, les quais de Seine près du MK2 sont bondés de parisiens ravis à l'heure de l'apéro, tous avides de vacances. L'atmosphère est douce et sereine. Avec le réalisateur Jean-François Sanz, Etienne doit présenter le film. Philippe Pascal, autre figure incontournable du Rennes des années 80, est là aussi. En partant de la fameuse couverture du magazine *Actuel* mettant en scène les membres du groupe Marquis de Sade et leurs mamans, le film a pour ambition de raconter cette période du début des années 80, qui a vu émerger de nouvelles figures soit disant reconnues aujourd'hui comme les précurseurs de la musique pop française. Pour ma part, je ne me reconnais pas vraiment dans les artistes que le réalisateur a choisis, comme étant selon lui, uniquement issus du post-punk. Je trouve les propos du réalisateur trop restrictifs, même si on y évoque Marquis de Sade, Elli et Jacno, Marie et les garçons, Taxi Girl. Nous étions avec Etienne en matière de musique, bien plus éclectiques. En quelque sorte, ce film me fait sourire parce qu'il fantasme une époque, dont il ne représente nullement la musique. Il tend même à développer la thèse d'une écriture franco-française, alors que c'était tout l'inverse ! Jamais aucune période n'a été aussi propice à la découverte de musiques différentes. Toutes les musiques du monde étaient en train de prendre une dimension universelle. En ce qui me concerne, j'étais, dans les années 1978/79, DJ dans une petite boîte rennaise, le Batchi. Je peux donc témoigner que, dans cet endroit, qui était notre jardin récréatif et musical au quotidien, nous ne vivions pas vraiment la même aventure musicale que celle racontée dans ce film. Je passais Bowie, Ian Dury, Marie et les garçons, mais nous étions aussi en pleine période disco. Cette musique était partout, nous entraînait, ravissait surtout les patrons du Batchi et finissait par nous fatiguer. Les autres phénomènes marquants furent l'avènement du Reggae avec Bob Marley, Jimmy Cliff, l'album de Serge Gainsbourg *Aux armes, etc...*

Enfin, il y avait le rock pur où les français étaient très bien représentés avec Téléphone, Bijou, Starshooter etc... Mon verdict : ce film laisse une place énorme, à un mouvement musical, beaucoup plus marginal et restrictif que ce que le réalisateur veut nous faire croire.

Je ne me reconnais pas comme un jeune de cette époque, dans la version du réalisateur Jean-François Sanz.

Malgré cela, et dans la discussion introduisant le film, on présente Etienne comme une sorte d'ambassadeur de ce mouvement, un peu comme s'il en était aujourd'hui le garant ou le représentant. Lui qui, à l'époque, était sans doute l'artiste le plus discret, le plus timide, mais paradoxalement pas le moins armé, et de loin, du fait de ses nombreuses collaborations, et grâce précisément à son ouverture à toutes les musiques.

Etienne est parti très vite du MK2, sa journée du lendemain est dédiée au travail et aux répétitions. Il m'appelle, lorsque ce soir là, je rentre à l'hôtel, soucieux, comme à l'habitude, de savoir s'il avait été clair lors de sa prestation, si ce qu'il a dit avait du sens.

Un Etienne tel qu'en lui-même. Le lendemain, j'assiste à une répétition du concert, *Pop Hits*. J'observe Etienne en plein travail. Tout ce que j'ai toujours connu de lui lorsqu'il fait de la musique est là : sérieux, recherche de la perfection, élégance et talent. Le lendemain soir, le concert est superbement équilibré, entre reprises et nouveautés, avec toujours ce même souci d'élever son répertoire au niveau de sa maturité musicale. Après le concert, j'écoute les réflexions du public, un élan unanime s'empare de la Cité de la Musique : « qu'est ce qu'il est rock ! » J'ai beaucoup de mal avec ce jugement, je salue Etienne, le félicite, puis rentre rapidement à l'hôtel. Je ressens le besoin d'apprécier seul, dans la solitude de ma chambre, ce qu'il m'a donné, chaque chanson ayant inévitablement fait remonter *En surface* chaque événement de ma vie.

En définitive, sa prestation ne m'est pas apparue plus rock que la tournée *Révolution*, par exemple. Je crois que les gens font fausse

route, en voulant catégoriser une performance justement inclassable. Ce concert a été avant tout à l'image d'Etienne, révélateur de la place qu'il occupe actuellement, dans son propre art. Il y a parfaitement intégré tout ce qu'il aime, le rock, la pop, l'électro, les musiques du monde. Un peu comme à lui, il a imposé à ses morceaux de ne jamais vieillir, et pour cela, il ne les laisse jamais tranquilles. Il a toujours voulu tester leur nature profonde.

Le dimanche est une journée paisible, la météo est devenue orageuse, il pleut sur Paris. Il reste un dernier événement auquel je suis convié, le concert Salle Pleyel *Tombés pour la France*. Pour cette dernière performance, Etienne a invité beaucoup de ses pairs, fidèle au concept de collaboration artistique omniprésent dans sa carrière. Il est tout simplement l'un de ceux en France qui ont le plus travaillé avec des artistes internationaux. On peut citer Marianne Faithfull, Debbie Harry (Blondie), Nile Rodgers, William Orbit. C'est lui qui a aussi fait découvrir à la France des groupes comme Comateens ou Saint-Etienne et sa chanteuse Sarah Cracknell. Il est aussi l'artiste français qui a le plus collaboré avec les artistes de l'hexagone, ceux qu'il aime, bien sûr : Bashung, Jeanne Moreau, Daniel Darc, Françoise Hardy, Jacques Dutronc, Jane Birkin, Dani, Jacno, Charlotte Gainsbourg, Lou Doillon, Vanessa Paradis, Dominique A, Catherine Deneuve...

En revanche, je ne suis pas très familier de cette nouvelle génération, avec laquelle il va se produire salle Pleyel. Je connais le travail de Lou Doillon, tant Etienne s'est impliqué à chaque étape de l'avènement de cette artiste, écriture, composition, production, distribution... Dominique A. Pour le reste, des noms ne me sont pas inconnus, mais je n'ai pas forcément écouté leur musique. Le dénominateur commun à tous ces artistes, c'est qu'ils affirment tous être de grands « fans » d'Etienne et parlent de lui, avec le même respect, la même humilité que celle qu'Etienne pouvait avoir, il y a quelques années, quand il évoquait Gainsbourg ou les membres Velvet Underground.

Fait incontestable, aujourd'hui, Etienne est à coup sûr l'artiste qui produit et écrit le plus pour autrui. Sauf dans un registre différent, Benjamin Biolay, il n'a pas d'équivalent. Qui aurait pu imaginer cela quand on songe à la timidité commune qui les caractérisait à leurs débuts, lorsqu'ils se produisaient par exemple, sur les plateaux télé !

Mardi 8 juillet, la Salle Pleyel est comble, beaucoup de VIP, beaucoup de têtes connues. Quelques invités, comme Philippe Pascal ou Elli Meideros manquent à l'appel. Le souvenir que je garde de cette soirée, c'est son côté tendu, un peu laborieux. Le temps a manqué à Etienne pour préparer ce concert, il en a confié à Edith Fambuena l'écriture musicale par souci de cohésion. A la fin, Etienne et Dominique A ont baissé le rideau avec *En surface*, titre sur lequel interprètes, musiciens et public ont enfin pu se lâcher un peu. D'ailleurs, dans l'édition luxe de Diskônoir (live de la tournée enregistré le 5 juillet à la Cité de la musique avec 3 morceaux de *Tombés pour la France*, enregistré Salle Pleyel), Etienne a gardé cette adresse au public, qui aurait tout aussi bien pu convenir à ses invités : « Debout ! Ne vous laissez pas intimider par la salle Pleyel ! »

Avec le recul, je me dis que j'ai été sans doute sévère dans mon jugement quelque peu négatif de *Tombés pour la France*. Avec quelques mois de distance et surtout à l'écoute des duos comme ceux avec Lescop, François Mary ou Dominique A, la qualité artistique de cette soirée est indéniable et enfin, les chansons, d'une formidable poésie.

Six mois plus tard, à Rennes, je suis sollicité de toutes parts. « Totof, as tu des places ? » est le refrain de ce mois de décembre 2014. L'enthousiasme est réel et il faut sans doute remonter à son concert des Transmusicales en 1986 ou à celui de la fin de la tournée *Paris Ailleurs* en 1992 pour retrouver un tel engouement. Le concert est magnifique, la scénographie des plus élégantes, les lumières de Yossi Dheri irradiant Le Liberté d'une beauté palpable, crue et revigorante. Etienne est au sommet, un sentiment de plénitude se dégage de lui. Le public est en osmose, dans une communion émouvante avec Etienne, dans cette ville, Rennes, qui l'a parfois si mal reconnu et bien mal aimé. Flatteurs et opportunistes de tout poil, lui rendent, ce soir là, hommage, ce qui m'interroge sur la nature humaine, tant j'ai entendu à ses débuts de propos condescendants, de rumeurs invraisemblables.

« Pour moi ce sera, la gloire ou le caniveau » c'est à moi qu'il disait cette phrase un jour de printemps 1976, rue d'Antrain à Rennes. J'avais 16 ans, il en avait tout juste 20, on connaît la suite : Week-end à Rome a capella, 38 ans après, salle Le Liberté !

Jean-Christophe Eluard